

## BIOGRAPHIE ET HISTOIRE. *LA VITA DI ANTONIO GIACOMINI* DE JACOPO NARDI (1476-1563)

THÉA PICQUET<sup>1</sup>

**ABSTRACT. *Biography and History. Jacopo Nardi's La Vita di Antonio Giacomini.*** Jacopo Nardi's *La Vita di Antonio Giacomini* pertains to the history of Renaissance Florence and more broadly to the history of the Italian peninsula at a time of great internal and external strife. Antonio Giacomini (1456-1518) is one of the most prestigious Florentine war commissioners, renown for his greatness and for his exemplary civil virtue. Jacopo Nardi (1476-1563), then exiled in Venice for his republican anti-Medici convictions, depicts Giacomini's character while at the same time expressing his nostalgia for a forever gone era.

**Keywords:** *Biography, Renaissance, political thought, republic, art of war, Florence*

**REZUMAT. *Biografie și istorie. Viața lui Antonio Giacomini de Jacopo Nardi (1476-1563).*** *Viața lui Antonio Giacomini* de Jacopo Nardi se înscrie pe de o parte, în istoria Florenței din epoca Renașterii și, în mod general, în cea a peninsulei italiene în plină desfășurare a conflictelor interne și externe. Antonio Giacomini (1456-1518) este unul dintre comisarii florentini de război de cel mai înalt prestigiu, de o reputație și de un sens civic exemplare. Jacopo Nardi (1476-1563), pe atunci în exil la Veneția din cauza convingerilor sale republicane anti-Medicis, surprinde portretul personajului său, exprimându-și în același timp nostalgia pentru o epocă pentru totdeauna apusă.

**Cuvinte cheie:** *biografie, Renaștere, gândire politică, Republică, arta războiului, Florența*

---

<sup>1</sup> Univ. Aix-Marseille, AMU, Centre Aixois d'Études Romanes, CAER-EA 854 / UMR TELEMME. Ce texte correspond à la conférence que j'ai prononcée le 19 janvier 2018 dans le cadre du séminaire sur la biographie organisé par la Fédération CRISIS. Voir le site de la Biography Society.  
E-mail : thea.picquet@univ-amu.fr



Palais de la Seigneurie, salon des Cinquecento, *Le siège de Pise* par Vasari :  
sur la gauche le commissaire Antonio Giacomini porte un couvre-chef rouge dans les  
bords duquel se trouve la dépêche de la Seigneurie

Dans ses *Portraits de Florentins (Nature di huomini fiorentini e in che luoghi si possono inserire le laude loro)*<sup>2</sup>, Machiavel (1469-1527) fait figurer celui d'Antonio Giacomini aux côtés de Piero di Gino Capponi, des ambassadeurs Cosimo de' Pazzi et Francesco Pepi, de Francesco Valori. Jacopo Nardi (1476-1563) quant à lui, lui consacre un ouvrage tout entier, *La Vita di Antonio Giacomini*<sup>3</sup>, objet de notre étude.

<sup>2</sup> Christian Bec, *Machiavel Œuvres*, Paris, Laffont, collection Bouquins, 1996, p. 1214-1215.  
Mario Martelli, *Machiavelli Tutte le opere*, Firenze, Sansoni, 1971, p. 917-918.

<sup>3</sup> Ouvrage de référence : Jacopo Nardi, *Vita di Antonio Giacomini*, a cura di Vanni Bramanti, Bergamo, Moretti e Vitali editori, 1990.

Après un essai de définition des termes, un rappel du contexte historique, une présentation de l'auteur et de son personnage, notre propos se donne pour objectif d'analyser le texte proposé en mettant en évidence comment cette biographie s'inscrit dans l'histoire de Florence à la Renaissance et plus généralement dans celle de la péninsule italienne en proie aux conflits intérieurs et extérieurs, et quel message y est véhiculé.

Pour ce qui est de la définition des termes, selon Alain Rey<sup>4</sup>, le terme de « biographie » est attesté en 1721, directement emprunté au grec tardif *biographia* (v. 500). Le mot désigne le fait d'écrire une vie et le récit d'une vie, un ouvrage portant sur la vie d'une personne et le genre littéraire que constitue ce type de récit. Ce genre, qui existe depuis l'Antiquité gréco-latine est illustré en France d'abord par les vies des saints et, depuis la Renaissance, d'artistes, de savants, de personnages historiques. Dénommé en Angleterre vers la fin du XVII<sup>e</sup> s. et en France au XVIII<sup>e</sup>, le genre devient encyclopédique et universel au XIX<sup>e</sup> s. (1811, début de la *Biographie universelle* de L.G. Michaud) en même temps que l'intérêt se porte moins sur la rhétorique sociale et plus sur l'individu, avec le romantisme.

Le substantif « Histoire » est, selon Alain Rey<sup>5</sup>, un emprunt adapté d'abord sous la forme de « istorie » (début du XII<sup>e</sup> siècle) au latin « historia », « récit d'événements historiques », mais aussi « récit fabuleux, sornettes », lui-même pris au grec « historia », « recherche, enquête, information » et « résultat d'une enquête », d'où « récit », « œuvre historique ». Le mot appartient à la famille de « eidenai » « savoir », qui se rattache à une racine indoeuropéenne « weid », comme le sanskrit « véda » et le latin « videre », « voir ». « Histoire » a d'abord eu le sens de « récit des événements de la vie de quelqu'un » (début XII<sup>e</sup> siècle). Puis, le mot prend un sens plus large : « récit des événements relatifs à un peuple, à l'humanité en général ». À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, il désigne l'ensemble des connaissances susceptibles de prendre une forme narrative, et relatives à l'évolution de l'humanité ; il recouvre alors ce qui met en jeu la mémoire et s'oppose à la poésie, à la philosophie et aux beaux-arts. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve le sens de « mémoire que la postérité garde du passé » (1646) et « histoire peinte », puis « tableau d'histoire ». Parmi les nombreux autres sens du mot, retenons que « Histoire » contient l'idée de « récit » fondé sur l'établissement de faits observés ou inventés. Le terme n'a pris le contenu que nous lui connaissons que depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, même si une référence à l'évolution de l'humanité est introduite dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Le récit des événements, construit dans des documents ou à partir de témoignages a souvent gardé des buts moraux ou a été utilisé comme argument de polémiques. Bien plus tard, on oppose une histoire

<sup>4</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998, tome 1, p. 403.

<sup>5</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, cit., tome 2, p. 1723-1724.

événementielle, voire anecdotique, à une histoire qui élargit ses objets, adopte des méthodes scientifiques et participe à l'interprétation des évolutions humaines.

Cela dit, en quoi pouvons-nous parler de biographie et d'Histoire ?

Un premier élément de réponse peut être donné par le contexte historique, une période de grave crise politique et spirituelle, qui s'est ouverte en 1494, à la descente en Italie de Charles VIII, et dans laquelle s'inscrit la *Vita*.

### **En Italie**

En 1494 en effet, la division politique de l'Italie est à son comble, si bien que certains États font appel aux puissances étrangères. Le pape Innocent VIII recourt au roi de France contre Naples. Puis, comme le nouveau pontife Alexandre VI se réconcilie avec la cité parthénopéenne, le duc de Milan Ludovic le Maure sollicite à son tour Charles VIII. En 1499, le schéma est identique. Louis XII s'allie à Venise contre Milan, qu'il entend conquérir, et signe un traité de dix ans avec les Suisses. Il prend Milan, obtient l'appui du pape Borgia en comblant de faveurs son fils César et en l'aidant à s'emparer de certaines villes d'Italie centrale. Il s'accorde également avec l'Espagne au sujet de Naples. En 1508, pour la troisième fois en quinze ans, le mécanisme fonctionne de manière identique. Sur l'initiative du pape Jules II, la ligue de Cambrai réunit la France, l'empereur, les cantons suisses et l'État pontifical contre la république de Venise. Les armées vénitiennes sont battues à Agnadello en 1509 et le pape reprend Ravenne.

Cependant, très vite, les Italiens trouvent pesante la présence des étrangers, des « barbares ». Ils tentent de les chasser du territoire en les opposant les uns aux autres, Français contre Espagnols, avec parfois le concours des Suisses. Les batailles se font plus dures. Ainsi, en 1495, Charles VIII, menacé par l'empereur et la maison d'Aragon, doit se retirer. Ludovic le Maure explique d'ailleurs dans une lettre au sénat vénitien que la seule solution est d'exporter la guerre hors de la péninsule. En 1500, la situation se complique à cause de la rivalité entre les Français et les Espagnols lors de la conquête de Naples. En 1510, le schéma se perfectionne et la Sainte Ligue se donne pour objectif de chasser les Français hors d'Italie. L'année 1516 marque la fin des guerres d'Italie, grâce à une série d'accords : le concordat de Bologne signé entre la France et Léon X, le traité de Noyon entre les rois de France et d'Espagne, la « pax perpetua » entre la France et les Suisses. Et en 1529 la paix de Cambrai fixe un équilibre européen qui repose sur une division des zones d'influence, l'Italie passant directement ou indirectement sous l'autorité espagnole. En 1531, l'intervention espagnole réinstalle les Médicis en Toscane et les fait accéder à un pouvoir de type monarchique. Cette mainmise de l'Espagne sur l'Italie est d'ailleurs ratifiée en 1549 par le traité de Cateau-Cambrésis.

Les Italiens éprouvent alors un grand désarroi, témoigné par Machiavel, Guichardin<sup>6</sup> ou encore Castiglione. C'est la fin des espoirs de la Renaissance, qui se traduit par le regret du passé, par la création du mythe de l'âge d'or. Face à cette situation de crise, les préoccupations des intellectuels sont de type politique et social. Machiavel écrit *Le Prince*, Guichardin le *Dialogo del reggimento di Firenze*, Castiglione *Le Courtisan*, Della Casa le *Galatée*, comme autant de réponses à leur angoisse. Ils tentent de reconstruire une société détruite par les interventions étrangères. Conscients de la faiblesse de leur pays, ils comprennent qu'ils sont l'objet d'une politique européenne qui les dépasse. Dans le dernier chapitre du *Prince*<sup>7</sup>, Machiavel essaie justement de réveiller le dynamisme de la péninsule, écrasée, dominée par les barbares qui la colonisent et l'exploitent<sup>8</sup>. Le mot de la fin<sup>9</sup> revient d'ailleurs à Pétrarque et aux vers 93-96 de la Chanson *Italia mia* :

Vaillance contre fureur / Prendra les armes ; le combat sera bref, / Car  
l'antique valeur / Dans les cœurs italiens n'est pas morte encore.

Cette crise politique s'accompagne d'une crise de l'Église qui débouche sur le concile de Trente.

Les scandales suscités par les ecclésiastiques sont nombreux mais pas nouveaux, seulement peut-être plus évidents. Ainsi, Innocent VIII n'hésite pas à inviter la noblesse romaine au mariage de son fils ; Alexandre VI soutient ouvertement César Borgia et entretient sans se cacher un bataillon de courtisanes. Les besoins financiers des papes augmentent, auxquels ils répondent par la vente de bénéfices et par le trafic des indulgences. En outre, on l'a vu, la papauté participe aux conflits politiques. Voilà de quoi alimenter les activités schismatiques de Calvin en France et de Luther en Allemagne. En 1517, ce dernier affiche ses quatre-vingt-quinze thèses et prend parti contre la curie romaine.

Sans vouloir toucher au christianisme [...] Luther l'a transformé [...] Il a transporté la religion du miracle à la nature, du fictif à la vérité<sup>10</sup>, écrit à juste titre Michelet.

Rapidement, Luther gagne une large audience, notamment en Allemagne, en Scandinavie, aux Pays-Bas, en Suisse, un peu moins en France. La résistance

<sup>6</sup> Christian Bec, *Les écrivains politiques du début du xvi<sup>e</sup> siècle*, dans *Précis de littérature italienne*, Paris PUF, 1982, p. 159-172.

<sup>7</sup> *Le Prince*, chapitre XXVI, « Exhortation à s'emparer de l'Italie et à la délivrer des Barbares ».

<sup>8</sup> Jean-Claude Zancarini, *De la rédemption de l'Italie*, dans *Governare Firenze*, a cura di Jean-Louis Fournel e Paolo Grossi, Paris, Quaderni dell'Hotel de Galliffet, 2007, p. 139-146.

<sup>9</sup> Machiavelli, *Il Principe*, a cura di Giorgio Inglese, Torino, Einaudi, 1995, p. 175 : « Virtù contro a furore/Prenderà l'armi, e fia el combatter corto/Che l'antico valore/ Nelli itatici cor non è ancor morto. » Traduction de Christian Bec, *Le Prince*, dans Machiavel, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 178.

<sup>10</sup> Michelet, *Renaissance et réforme*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1982, p. 259-260.

catholique s'affirme avec Paul III. La Contre-Réforme se fonde sur la répression : Inquisition, index des livres interdits, autodafés, condamnations, exécutions. Le clergé est réorganisé : le catéchisme est rendu obligatoire, comme le prêche pour les prêtres ou la résidence des évêques dans leur évêché. Dans ce cadre-là, le concile de Trente, dix-neuvième concile œcuménique reconnu par l'Église catholique romaine est convoqué en réponse aux demandes formulées par Luther. Il se déroule en dix-huit ans, sur vingt-cinq sessions, quatre pontificats et trois villes, Mantoue, Bologne et Trente. L'apport conciliaire concerne tout d'abord les sources de la Révélation : le Canon (contenu considéré comme authentiquement révélé) dans lequel sont inclus les livres jugés apocryphes par les protestants, la Vulgate, déclarée authentique ; les éditions de la Bible sont soumises à la censure et les traductions en langue vulgaire mises à l'Index. Le concile reconnaît également la tradition comme source de la révélation. Il statue aussi sur le salut : le dogme du péché originel est défini le 17 juin 1546. Il touche tous les hommes mais est effacé par le baptême. Le concile aborde ensuite le problème de la Justification, c'est-à-dire des modalités de salut, qui reposent sur la foi et sur la grâce. Il confirme en outre la liste des sept sacrements : baptême, eucharistie, pénitence, confirmation, ordre, mariage, extrême-onction ; en définissant l'eucharistie, le concile maintient le dogme de la transsubstantiation : par l'eucharistie, s'opère le changement du pain en la substance du corps du Christ, du vin en la substance de son sang. En outre, les pères conciliaires s'apprêtent à réformer l'Église de l'intérieur : ils dénoncent les abus ecclésiastiques, renforcent les pouvoirs des évêques qui sont tenus à visiter chaque année toutes les églises de leur diocèse. L'accent est mis sur le rôle pastoral de l'Église. Des séminaires sont institués pour la formation du clergé et les artistes sont appelés à respecter la décence.

### **À Florence**

Dans cette Italie en pleine crise, la situation de Florence n'est guère plus brillante<sup>11</sup>.

À la mort de Laurent le Magnifique, en 1492, la ruine des compagnies bancaires des Médicis, qui s'achève par leur faillite deux ans plus tard, laisse sans ressources personnelles le détenteur du pouvoir politique, Pierre II l'Infortuné. En outre, une violente réaction de la morale chrétienne traditionnelle, animée par la prédication du dominicain Savonarole, qui appelle sur la ville le châtiment purificateur, ébranle les bases intellectuelles et morales du régime

---

<sup>11</sup> Voir : *Donato Giannotti, Della repubblica fiorentina*, a cura di Théa Stella Picquet, Roma, Aracne, 2011, p. IX-XIX.

médicéen. Enfin, la lâcheté montrée par Pierre au moment de la descente de Charles VIII pousse les Florentins indignés à renverser les Médicis. Avec l'expulsion de Pierre et les agitations de rue qui l'accompagnent, Florence entre dans une période de bouleversements généraux causés par les événements qui transforment le monde occidental au cours de la dernière décennie du Quattrocento et des deux premières du Cinquecento.

Florence avait anticipé certains aspects de ces mutations. Ses banquiers avaient avancé des fonds considérables aux rois de France. Ses humanistes s'étaient particulièrement employés dans la critique et l'examen des textes et des idées des Anciens. Même Amerigo Vespucci, ancien élève de Toscanelli, qui était à la fois homme d'affaires, marin et géographe, avait appliqué la doctrine des cosmographes florentins aux découvertes de Christophe Colomb, depuis l'agence de Séville, où il travaillait, si bien que les voyages qu'il entreprit en 1499 et en 1501-1502 démontrèrent que l'on n'avait pas atteint l'Inde mais un autre monde. Et en 1507 le cartographe Waldseemüller proposait de donner son nom à ce nouveau monde : America. Cela constitue sans aucun doute le plus bel hommage qui pouvait être rendu à la science, à la réflexion critique, au sens pratique des hommes d'affaires et aux savants florentins du Quattrocento.

Mais la cité du lys entre dans cette période de profonds bouleversements sans y être elle-même bien préparée.

La ruine des Médicis n'est totale ni sur le plan politique, où Pierre de Médicis conserve de nombreux partisans, ni sur le plan économique, où les compagnies secondaires subsistent. Le coup le plus violent porté à l'économie florentine est la révolte de Pise, en 1509, qui a profité de l'opposition de Florence à Charles VIII pour gagner son indépendance. Il faudra quinze ans de guerres difficiles et coûteuses pour la soumettre à nouveau.

La population est divisée en trois parties : les partisans des Médicis, qui cherchent à assurer le retour de Pierre, leurs adversaires irréductibles, les Enragés, qui pensent établir le gouvernement d'une oligarchie, et la masse des gens de toutes catégories que bouleverse la prédication de Savonarole. Le frère, qui exhorte les Florentins et l'Église entière à se purifier, devient de plus en plus populaire. Lui, qui voyait en Charles VIII un pacificateur possible pour l'Italie et un homme capable de restaurer la dignité de l'Église, réussit à créer un courant de sympathie pour le roi de France ; il se sert de son propre prestige pour imposer à la ville une constitution démocratique sur le modèle vénitien et promouvoir, avec l'aide du peuple et du bas-clergé, une réforme des mœurs corrompues. Son but est de faire de Florence une ville chrétienne par excellence. Mais à cette action s'opposent le pape Alexandre VI, qui excommunique Savonarole, les membres de l'aristocratie et de la riche bourgeoisie, naturellement hostiles au gouvernement populaire instauré par le dominicain.

La retraite de Charles VIII, à qui le frère a conservé son soutien, fait exploser l'opposition entre les factions et Savonarole perd l'appui du gouvernement florentin ; en 1498, il est exécuté. Mais, malgré l'échec de ses aspirations, le moine reste l'homme qui, bien que s'inspirant d'une religiosité médiévale et d'idéaux irréalisables, eut l'intuition de l'importance d'une large participation populaire à la vie politique.

Pour renforcer la république plongée dans les difficultés causées par la guerre contre Pise, l'expédition de Louis XII et les ambitions de César Borgia, les Enragés cherchent à lui donner plus de stabilité en créant, en 1502, un gonfalonierat à vie dont le titulaire est Piero Soderini. La république aristocratique affirme ensuite sa fidélité à la liberté en faisant sculpter par Michel-Ange, en 1504, son David qui est placé à l'entrée du Palais de la Seigneurie, et en faisant peindre par Léonard de Vinci et par Michel-Ange, dans la grande salle du Palais, les deux batailles où Florence avait su préserver sa liberté : à Anghiari et à Cascina.

Cependant, le départ de Louis XII d'Italie après la bataille de Ravenne, laisse Florence en proie à ses ennemis : le pape et le roi d'Aragon. La milice florentine, organisée par Machiavel, ne peut résister aux troupes espagnoles. Florence capitule en 1512 et le pape lui impose le retour des Médicis, souhaité par une grande partie de la riche bourgeoisie. Les institutions créées par Laurent le Magnifique sont rétablies et le cardinal Jean constitue une commission exceptionnelle qui gouverne avec des pouvoirs dictatoriaux et nomme tous les fonctionnaires.

C'est en effet en obtenant la pourpre cardinalice pour l'un de ses fils que Laurent avait assuré la domination de sa famille sur la cité du lys. Jean de Médicis avait infléchi la politique pontificale dans le sens de la restauration de sa famille et il était déjà seigneur de Florence lorsqu'il fut élu pape, en 1513, sous le nom de Léon X. À Florence, le pouvoir est alors exercé par son neveu Laurent, duc d'Urbin. À la mort de celui-ci, en 1518, le gouvernement passe dans les mains de Jules, son cousin. Cardinal, il devient pape à son tour, en 1523, sous le nom de Clément VII. Il gouverne dès lors Florence par l'intermédiaire du cardinal Passerini da Cortona au nom des deux enfants illégitimes, Alexandre et Hyppolite, les derniers descendants de Laurent.

Mais Clément VII entraîne Florence dans sa politique hostile à Charles Quint. Au lendemain du Sac de Rome par les troupes impériales, Florence se soulève au nom de la liberté, chasse les Médicis en 1527 et rétablit un gouvernement inspiré de celui de Savonarole. Niccolò Capponi, élu gonfalonier pour un an, fait proclamer Jésus-Christ roi de la ville.

Toutefois ce régime ne peut survivre à la réconciliation du pape et de l'empereur au Congrès de Bologne (1529), qui a pour conséquence le



rétablissement des Médicis à Florence au profit d'Alexandre, fils du duc d'Urbin. La république résiste onze mois au siège des armées impériales et pontificales réunies avant de capituler le 12 août 1530.

Les ennemis des Médicis sont exilés et un Parlement réuni sur la Place de la Seigneurie décide par acclamation la restauration de la vieille famille. Cette fois, elle établira son pouvoir sur une base monarchique.

Ainsi, malgré la grandeur de ses réalisations au cours du premier quart du Cinquecento, Florence commence son déclin. Travaillée par des troubles internes, concurrencée dans son commerce par les flottes portugaises et espagnoles, dans l'industrie de la soie par Lucques, Venise, Milan et Lyon, privée de ses plus grands artistes que Léon X attire à Rome, nouvelle capitale des Arts et des Lettres, Florence est menacée enfin de n'être plus qu'un satellite du Saint-Siège ou de tomber sous l'autorité de l'empereur.

C'est dans ce contexte de crise politique et spirituelle qu'évoluent notre auteur, Jacopo Nardi, tout comme le personnage dont il propose la biographie.

### L'auteur

Vanni Bramanti déclare à juste titre que Jacopo Nardi se confirme comme un homme de son temps<sup>12</sup>.

Il est né à Florence le 20 juillet 1476, dans une famille d'Optimates, dont les membres avaient assumé des charges publiques. Nous savons peu de choses de sa jeunesse mais sa pensée témoigne de son adhésion à la doctrine de Savonarole. Ses premières œuvres littéraires comme ses premières charges politiques datent du début du XVI<sup>e</sup> siècle : deux poésies latines envoyées à Alessio Lapaccini et la *Comedia di amicitia*, écrite vraisemblablement dans les années 1502-1503. En 1509, il est prieur et en 1511 gonfalonier de compagnie. Il fréquente les Jardins Rucellai, les célèbres Orti Oricellari, tout comme Machiavel. La première restauration des Médicis en 1512 ne lui pose pas de problèmes majeurs. En 1513, il écrit *I sette trionfi del secol d'oro* à l'occasion de l'élection de Léon X (Jean de Médicis) et la même année il dédie sa comédie *I due felici rivali* à Laurent de Médicis duc d'Urbin. La *Canzona sopra il carro delle tre dee* aurait été composée en 1518 pour le mariage de Laurent de Médicis avec Madeleine de la Tour d'Auvergne.

Mais après le bref gouvernement républicain (1527-1530), il est condamné à trois ans d'exil à Petigliolo, à quelques milles de Florence, sur ses terres. En novembre 1533, sa peine est durcie et on l'envoie à Livourne pour l'éloigner de ses concitoyens. L'introduction d'un principat héréditaire et la

---

<sup>12</sup> Édition de référence, p. 13. Pour plus de précisions, voir l'article de Stefano Dall'Aglio dans *Il Dizionario biografico degli Italiani*, Treccani, vol. 77, 2012, source internet.

nomination d'Alexandre de Médicis lui enlèvent tout espoir de rentrer dans sa patrie. Ainsi, en décembre 1533, il interrompt son exil pour s'installer à Venise, alors refuge des exilés florentins anti-médicéens, si bien que, le 4 juillet 1534, il est déclaré rebelle et ses biens confisqués.

Très bien accueilli par la Sérénissime, il devient l'un des protagonistes des «fuorusciti», ces républicains florentins exilés qui visaient la reconquête de Florence, en particulier après la mort de Clément vii.

De cette période datent sa traduction du *Pro Marcello* de Cicéron, la rédaction de deux discours politiques. Le premier, le *Discorso fatto in Venezia contro i calunniatori del popolo fiorentino*, aurait été prononcé le 20 septembre 1534, cinq jours avant la mort de Clément vii, véritable manifeste politique qui entend justifier l'action des exilés florentins à Venise devant les autorités locales. Nardi y oppose la 'tyrannie' médicéenne à la 'liberté' républicaine, en retraçant les événements de l'histoire de Florence à partir de 1494.

Le second, le *Discorso fatto in Venezia dopo la morte di papa Clemente settimo l'anno 1534 ad istanza di alcuni gentiluomini viniziani per informazione delle novità seguite in Fiorenza dall'anno 1494 insino al detto anno 1534*, se concentre sur les événements qui se sont succédé jusqu'en 1512.

Ensuite, son engagement se déplace du plan littéraire à l'action. Les années 1535 et 1536 sont celles des tractations diplomatiques des « fuoriusciti » florentins avec Charles Quint pour destituer le duc Alexandre et pouvoir revenir à Florence. Un premier entretien a lieu en 1535, à Barcelone, puis la rencontre décisive, en janvier 1536 à Naples, où l'empereur s'était arrêté, de retour de sa victoire de Tunis. Nardi y joue un rôle de premier plan.

Rappelons le *Discorso porto in Napoli agli agenti cesarei in favore dei fuoriusciti di Firenze, essendo S.M. in quella città a' dì 2 di gennaio 1536*, et l'*Esposizione del salmo quinto «Verba mea auribus percipe»*, rédigée par Nardi après l'entrevue avec Charles Quint et envoyée à l'empereur. Le texte le plus connu est cependant l'*Orazione a Carlo v*, qui aurait été prononcée par Nardi en présence de celui-ci. Il y dénonce la trahison des accords de 1530 par le duc Alexandre, qui s'était engagé à respecter la liberté de Florence, et les abus commis par lui et par Clément vii. Son objectif est d'obtenir l'intervention de l'empereur pour restaurer la république dans la cité du lys. Peine perdue car, la même année, le mariage du duc Alexandre avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur, scelle le soutien impérial aux Médicis.

De plus, en 1535, les «fuorusciti» perdent leur candidat au gouvernement de Florence, Hyppolite, probablement empoisonné sur les ordres d'Alexandre. Leur cause souffre aussi de dissensions internes, entre les 'grands' et les 'popolani', qui aboutissent à la dispersion du groupe. Nardi est alors nommé podestat de Cingoli, dans les Marches.

En janvier 1537, Alexandre est assassiné par Lorenzino, le « Lorenzaccio » de Musset. Les espoirs des républicains renaissent et Jacopo revient à Venise, où se trouvait entre autres Filippo Strozzi, le plus représentatif des « fuorusciti ». Cependant, sept mois plus tard, leur défaite à Montemurlo contre les troupes du nouveau duc Côme I de Médicis met un terme à leur rêve.

Nardi reste à Venise. Âgé désormais, il se replie sur son activité littéraire.

Il traduit les *Décades* de Tite Live, entretient une correspondance nourrie avec Benedetto Varchi (qui écrit sa *Storia fiorentina*). C'est à ce moment-là que Jacopo rédige ses deux ouvrages les plus importants :

-en 1548, la *Vita di Antonio Giacomini Tebalducci Malespini*, envoyée en 1552 au neveu du personnage et publiée posthume en 1597 (Firenze, M. Sermartelli).

-les *Istorie della città di Firenze*, qu'il commence vers 1553. L'ouvrage inachevé est publié posthume à Lyon en 1582 chez Thibaud Ancelin.

Le *Istorie* parcourent les années 1494-1538, mais quelques pages sont consacrées aux années 1375-1494 et à la guerre de Sienne. C'est une œuvre militante, où Nardi privilégie les deux périodes républicaines qu'il illustre par son expérience personnelle. Il ne cache pas un certain pessimisme, celui d'une existence faite d'espoir et de déceptions.

Nardi s'éteint à Venise le 11 mars 1563.

En somme, Jacopo Nardi a vécu les bouleversements de son époque de plein fouet ; c'est le cas aussi d'Antonio Giacomini, dont il écrit la biographie.

### **Le personnage**

Antonio Giacomini Tebalducci<sup>13</sup> est né à Florence le 1er août 1456 dans une famille de banquiers. En 1466, son oncle paternel, Piero di Tommaso, est impliqué dans la conjuration fomentée par Luca Pitti, Angelo Acciaiuoli et Diotisalvi Diotisalvi pour renverser le régime des Médicis. Toute la famille est alors interdite de charges publiques pour vingt ans et contrainte à l'exil.

Nous avons peu d'informations sur ses années de formation si ce n'est que, comme dans toutes les familles marchandes de Florence, le jeune homme est dirigé vers les activités commerciales et fait son apprentissage à Pise, dans une filiale de la banque Salviati. En 1477, suite à une de ses erreurs de comptabilité, il est inquiété par la justice et se rend à Naples pour travailler au sein de la colonie des marchands florentins. Pendant un certain temps il fait partie de la garde armée du Castel Nuovo. Mais là aussi il aurait été en délicatesse avec la justice, pour avoir contracté des dettes avec Raffaello

---

<sup>13</sup> Pour plus de précisions, voir l'article de Vanna Arrighi dans *Il Dizionario biografico degli Italiani*, Treccani, vol. 54, 2000, source internet.

Acciaiuoli, ou selon d'autres sources (Nardi, Pitti), pour des raisons d'honneur. Il revient ensuite à Florence, où son père l'émancipe pour que les conséquences de ses actes ne rejaillissent pas sur le patrimoine familial. Cité devant les « Otto di guardia e balia », il est interrogé sur l'épisode survenu à Pise en 1477, est condamné à cinq ans d'exil le 18 novembre 1486. C'est probablement à ce moment-là que commencent ses pérégrinations à Padoue, Vicence, Vérone et Milan. Il embrasse alors la carrière militaire, à la suite de Sanseverino et des Roberteschi de Vérone.

Il serait revenu une nouvelle fois à Florence à la demande de Francesco Valori, qui l'aurait rencontré à Milan où il était en ambassade, en 1494. L'instauration du nouveau régime permet en effet la réhabilitation de toutes les familles écartées par le gouvernement des Médicis. Celle de Giacomini recouvre ainsi l'accès à la Seigneurie en 1495, avec l'élection du père d'Antonio en qualité de prieur.

Mais sous le nouveau gouvernement la ville est en guerre continuelle. En effet, à la descente de Charles VIII suit la rébellion de Pise. En 1501-1502 s'y ajoutent celle d'Arezzo et les actions entreprises par César Borgia, favorisées par les Médicis, qui attendent l'occasion pour reconquérir le pouvoir à Florence.

Pour renforcer la présence de citoyens florentins fidèles dans ces zones, on crée alors des commissaires extraordinaires -l'un d'eux est Giacomini- avec de larges pouvoirs et la tâche de surveiller les condottieres et les armées mercenaires. Ces commissaires dépendent des Dix, les « Dieci di balia », en charge de la politique étrangère et de la guerre.

La première mission connue de Giacomini est sa nomination de commissaire à Pontedera, en septembre-novembre 1495, base des opérations contre Pise. En décembre 1495, il est envoyé à Arezzo toujours comme commissaire, pour contrôler les troupes ; en mai-juin 1496, à Livourne, puis à Campiglia Marittima pour surveiller les fortifications et contrôler l'accès à la mer ; en août 1496 à Montecarlo, dans le Val di Serchio, entre Lucques et Pise, où il réussit à contrecarrer l'aide de Lucques aux Pisans. En janvier 1497, il est nommé commissaire général pour la guerre contre Pise, jusqu'au moment où l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> décide d'abandonner et de quitter l'Italie.

De là, Antonio rejoint la forteresse de la Verrucola, toujours dans le but de couper la route aux ravitaillements et de fortifier les lieux fidèles aux Florentins. Il y reste jusqu'à mi-1498. Entre temps, Louis XII succède à Charles VIII. Pour vérifier les intentions du nouveau monarque, les Florentins attaquent la ville de Pise. En septembre 1498, Giacomini défend les positions florentines en Romagne, avec l'appui du duc de Milan.

Peu de temps après, Bartolomeo d'Alviano, célèbre condottiere au service des Médicis, tente de prendre Bibbiena. Giacomini arrive dans le

Casentino. Avec quelques fidèles, il occupe le château de Poppi et organise la résistance contre d'Alviano, en attendant les renforts aux ordres de Vitelli. Antonio est blessé, mais n'abandonne pas.

Suivent d'autres missions, à Cascina, à Volterra notamment.

Plusieurs fois, les armées mercenaires enrôlées par la République contre Pise sont sur le point de prendre la ville, mais échouent à cause du manque d'organisation et des conflits internes. Comme Machiavel, Giacomini constate le manque de fiabilité de ces troupes. Dans un texte qu'il rédige en 1500, les *Avvertenze ai Dieci di balia per la condotta dei conestabili al tempo della guerra di Pisa* (texte que G. Canestrini publie en 1857 et attribue à Machiavel). Antonio préconise notamment une meilleure sélection des hommes à engager. Mais ses suggestions restent lettre morte.

En 1501, il se bat aussi contre les troupes de César Borgia, qui tente de conquérir de nouveaux territoires. Le 4 septembre, il est commissaire à Pistoia, alors au bord de l'anarchie, puis à Volterra. En avril 1502, alors qu'il est encore à Volterra, il est élu commissaire contre Pise, puis appelé à Arezzo en pleine révolte, qu'il prend avec l'appui du roi de France.

Il se met ensuite à reconquérir les châteaux environnants, dont celui de Montauto, où il trouve une bure qui aurait appartenu à Saint François et qu'il confie aux frères mineurs de Florence. Ses missions de commissaire se poursuivent, à Pise, puis à Modigliana (1503-1504).

### **Deux faits notables sont cependant à signaler**

Le premier est qu'il est envoyé à Prato pour examiner la possibilité d'une déviation de l'Arno, projet de Piero Soderini pour affamer la ville de Pise. L'objectif est de donner à Florence un accès à la mer, de priver Pise du contrôle du fleuve et d'une importante réserve d'eau. Mais le projet échoue à cause des erreurs de calculs relatifs à la pente du canal et de l'arrivée de pluies diluviennes.

Le second est sa rencontre avec Machiavel, en 1504, et leur désir commun de recréer une milice citoyenne. Ce qui est porté à terme en 1506.

En 1505, Giacomini est élu une nouvelle fois commissaire général de tout le « Dominio ». Il bat les troupes de Bartolomeo d'Alviano le 17 août 1505 et souhaite profiter de cet avantage pour une attaque décisive contre Pise. Mais, quand l'artillerie ouvre une brèche dans les murs de la ville, ses soldats refusent de le suivre. Les critiques pleuvent sur lui et sur Soderini.

C'est dans ce climat que, le 6 décembre 1506, se réalise le projet de la milice nationale. Giacomini est chargé de l'inspection des troupes. C'est sans doute la dernière de ses responsabilités. En 1512, il est convoqué devant le

Conseil des Quatre-vingts. L'entrée en Toscane des armées impériales, qui portent les espoirs des Médicis, est imminente.

Avec le changement de régime, la milice est abolie, les capitaines désarmés, exception faite de Giacomini, compte tenu de son âge et de sa renommée. Même Julien et Laurent de Médicis<sup>14</sup> rendent visite à l'homme qui, bien qu'au service du régime républicain, a prouvé sa loyauté, son courage et son attachement à la patrie.

Antonio meurt à Florence en janvier 1518. Il est enseveli dans l'église Santa Maria Novella. Une rue de la ville porte son nom.

Christian Bec le présente ainsi<sup>15</sup> : « homme politique florentin, commissaire à Pise, à Arezzo, membre des Dix, il fut à nouveau commissaire à Marradi en 1503 et commissaire général en Maremme contre Bartolomeo d'Alviano en 1505 » Quant à Vanni Bramanti<sup>16</sup>, il précise que, dans ses fonctions de commissaire, notre personnage était un intermédiaire entre le pouvoir central et les différents commandants des troupes florentines en guerre, qu'il effectue en outre des interventions militaires concrètes et qu'il doit être mis sur le même plan que les valeureux condottiers florentins.

En bref, le républicain florentin savonarolien qu'est Jacopo Nardi écrit la biographie d'un soldat florentin au service de la république<sup>17</sup>.

### Le texte

Le texte analysé s'inscrit dans la tradition.

En effet, avec le titre donné à son ouvrage, *Vita*, Nardi s'insère dans une époque où le genre de la biographie est en vogue. Il connaissait la *Vita di Castruccio Castracani* de Machiavel, comme le précise Zanobi Buondelmonti dans sa lettre du 6 septembre 1520 adressée à l'auteur du *Prince*<sup>18</sup>. Les modèles sont bien sûr les Anciens remis à l'honneur, comme Suétone<sup>19</sup> avec

---

<sup>14</sup> Édition de référence, p. 134. Julien de Médicis (1478-1516), troisième fils de Laurent le Magnifique, duc de Nemours. Laurent de Médicis (1492-1519), duc d'Urbin, fils de Pierre II et neveu du précédent, est le père de Catherine de Médicis.

<sup>15</sup> Christian Bec, *Machiavel. Œuvres*, Paris, Laffont, 1996, p. 1327.

<sup>16</sup> Édition de référence, p. 20-21.

<sup>17</sup> Voir : Théa Picquet, *Soldat de la République, Aix-en-Provence, Italies*, n°6/1, 2002, p. 199-216.

<sup>18</sup> Mario Martelli, *Machiavelli. Tutte le opere*, Firenze, Sansoni, 1971, p. 1200 : «Halla veduta et letta Jacopo Nardi et Battista della Palla, il quale è qui e sta bene et desidera la presentia vostra, et lodanla asai. »

<sup>19</sup> Suétone : Biographe latin (Rome v.70-après 128), secrétaire d'Hadrien. Les *Vies des douze Césars* sont des biographies anecdotiques des empereurs, où la critique est inexistante, importante source d'informations. Le *De viris illustribus* est un recueil de biographies érudites qui annoncent les commentaires du Moyen Âge.

ses *Vies des douze Césars* et le *De viris illustribus* (*Sur les hommes illustres*), Plutarque<sup>20</sup> avec ses *Vies parallèles*, Cornelius Nepos<sup>21</sup> avec le *De excellentibus ducibus* (*Vie des grands capitaines des nations étrangères*), Diogène Laërce<sup>22</sup> et ses *Doctrines et Sentences des philosophes illustres*.

D'autres écrivains de la Renaissance se sont intéressés au genre de la biographie, comme Vespasiano da Bisticci (1421-1498) avec ses *Vite*, Vincenzo Colli (1460-1508), dit « il Calmetta », avec sa *Vita del facondo poeta vulgare Serafino Aquilano*, Francesco Patrizi qui consacre le huitième dialogue du *Della Historia* au récit de la « vita altrui » (1560), Giovanni Antonio Viperano et son *De scribendis vivorum illustrium vitis*, ou encore Paolo Giovio (Paul Jove) et ses *Elogia doctorum vivorum*, biographies d'hommes illustres contemporains. Plus connus encore : Giorgio Vasari et ses *Vite de' più eccellenti pittori, scultori e architetti italiani* (1550) ou Benvenuto Cellini et sa *Vita*, autobiographie écrite entre 1558 et 1562.

Pour ce qui est des conditions d'écriture, lorsqu'en 1548 Nardi compose sa *Vita*, il est en exil à Venise. Il a 72 ans et à Florence, qu'il avait quittée vingt ans auparavant, on le croyait déjà mort<sup>23</sup>. Ce qu'il dément lui-même dans une lettre adressée à Benedetto Varchi<sup>24</sup> :

...Messer Donato de' Bardi, che era tornato di costà, facendomi motto, mi disse aver udito costì nel Fondaco, o Bottega de' Davanzati, come io ero morto... Le scritture, cioè quel libretto, vi manderò fra pochi dì...

où il lui promet de lui envoyer son petit livre, probablement l'ouvrage qui nous intéresse ici. Il lui reste encore à finir ses *Istorie della città di Firenze*<sup>25</sup>. Il est donc encore bien en vie, mais il est l'un des rares « fuorusciti » survivants d'une génération qui avait connu d'autres temps, partagé d'autres espoirs, échafaudé d'autres projets. Comme unique arme, il lui reste l'écriture.

Son but : rappeler à la mémoire la figure d'un des hommes qui l'avaient fasciné pendant sa jeunesse lointaine, Antonio Giacomini.

<sup>20</sup> Plutarque : Biographe et moraliste grec (Chéronée, Béotie, v. 46/49-v. 125). Ses nombreux écrits sont regroupés sous deux titres : *Vies parallèles* et *Œuvres morales*.

<sup>21</sup> Cornelius Nepos : historien latin (v. -99, v. -24), il introduisit à Rome le genre alexandrin de la biographie repris plus tard par Plutarque et Suétone.

<sup>22</sup> Diogène Laërce : écrivain grec (Laerte, Cilicie, début du IIIe s.), auteur de la première histoire de la philosophie grecque, connue le plus souvent sous le titre de *Vies, Doctrines et Sentences des philosophes illustres* en dix livres.

<sup>23</sup> Th. Picquet, *Un exilé aux temps des Médicis* dans *Hommages à Jacqueline Brunet*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1997, vol. 1, p. 421-436.

<sup>24</sup> *Raccolta di prose fiorentine*, Firenze, Tartini e Franchi, vol. XV, 1734, p. 195.

<sup>25</sup> Théa Picquet, *Regards sur un passé perdu : Le Livre X des 'Istorie della città di Firenze'*, dans *Rinascimento*, Florence, Olschki, 1996, p. 407-430.

Quant à la structure de l'ouvrage, le texte proprement dit est précédé d'une dédicace au neveu d'Antonio : « All'onoratissimo e carissimo messer Jacopo Giacomini Tebalducci patrizio fiorentino ». Né en 1500, ce dernier fut exilé dans les Marches au retour des Médicis en 1530. C'est son fils, Lorenzo Giacomini, qui a publié pour la première fois, en 1597, le texte que nous étudions.

Dans cette dédicace, adressée depuis Venise, le 31 Décembre 1552, Nardi dévoile ses motivations. En premier lieu, avoue-t-il, il a fait le récit de cette vie pour tromper l'ennui de ses longues journées :

...(le) mal fortunata carte, le quali allora del mio inchiostro vergate  
furono solamente perché, mentre che io scriveva, mi fussero tra mille  
noiosi pensieri un poco di onesto trastullo <sup>26</sup>

Il rappelle ici le désœuvrement d'un autre exilé de qualité, Nicolas Machiavel qui, dans sa campagne de Sant'Andrea in Percussina, écrit *La Mandragore* et presque s'en excuse :

Si un tel sujet n'est pas digne, / étant fort léger, / d'un homme qui veut  
paraître sage et grave, / excusez-le au motif qu'il s'efforce/ par ces  
vaines pensées/ d'adoucir sa triste époque./ Ailleurs il n'a de lieu/où  
tourner ses regards...<sup>27</sup>

Mais, la véritable raison, ajoute Jacopo, est l'affection et l'estime qu'il porte au commissaire florentin et le dévouement qu'il doit à sa patrie : « Ma di questa mia breve e dolce fatica essendone stata la vera cagione l'affezione e riverenza che io porto alla venerabile memoria del prefato Antonio e la somma pietà che io debbo alla patria... »<sup>28</sup> Il confie ainsi son œuvre à Jacopo Giacomini pour qu'il la sauve de l'oubli : « ... acciò che voi ne siate fedele e diligente conservatore e guardiano... » écrit-il.

### **La composition**

En ce qui concerne le texte de Nardi, la composition paraît surprenante à première vue.

---

<sup>26</sup> Édition de référence, p. 44.

<sup>27</sup> Mario Martelli, *op. cit.*, p. 869 : «E, se questa materia non è degna, / per esser pur leggieri, / d'un uom, che voglia parer saggio e grave, / scusatelo con questo, che s'ingegna : con questi van' pensieri / fare el suo tempo più suave, / perché altrove non have / dove voltare el viso... » Traduction de Christian Bec, *Machiavel. Œuvres*, cit., p. 1102.

<sup>28</sup> Édition de référence, p. 44.



En effet, la première partie ne correspond pas exactement à ce qu'annonçait l'historiographe, à tel point qu'elle a été littéralement supprimée dans le manuscrit parisien<sup>29</sup>.

Quant à la biographie annoncée, elle est rédigée de façon chronologique et insérée dans le contexte géographique et historique. Selon Vanni Bramanti<sup>30</sup>, il s'agit d'un double palimpseste : d'une part, de textes que Jacopo connaissait, comme les *Mémoires* de Commynes, *l'Histoire d'Italie* de Guichardin, le *Journal* de Biaggio Buonaccorsi, des écrits de Machiavel : les *Discours*, son *Histoire de Florence*, *l'Art de la guerre*, *Le Prince* ou encore la *Deuxième Décennale* ; d'autre part, elle repose sur les rapports personnels de Nardi avec Giacomini ainsi que sur les documents administratifs consultés par Jacopo au cours de ses différentes charges administratives au service de la République.

### La fortune du texte

Dès sa diffusion, le texte de Nardi a bénéficié d'une fortune hors du commun. Écrit à Venise en 1548, il est envoyé, comme nous l'avons vu, à la fin de l'année 1552 à Jacopo Giacomini, neveu d'Antonio, exilé à Ancône ; une copie aurait été réservée à Varchi<sup>31</sup>. Mais en 1564, à Ferrare, Giovambattista Busini manifeste son ignorance à ce sujet : « Quanto al Nardo, non sapeva che gli avessi scritta la vita di quel prode uomo Antonio Giacomini, al quale il Machiavello dava tanta lode quanta sapete... »<sup>32</sup>

Cela dit, Antonio Giacomini intéresse, puisque si Filippo de' Nerli rappelle le moment où le commissaire florentin perd la faveur populaire, sous les murs de Pise<sup>33</sup>, Machiavel, dans l'évocation des années 1498-1505, souligne l'existence d'une relation étroite entre sa propre stratégie militaire et l'exécution matérielle apportée par l'homme de guerre<sup>34</sup>.

### Mais quelle biographie propose Nardi?

L'historiographe brosse du personnage un portrait physique et moral. Il met en lumière ses caractéristiques physiques, son mode de vie, ses

---

<sup>29</sup> Paris, Bibliothèque Nationale, MS Italiani 822. Le texte commence à la page 55 de l'édition sur laquelle nous travaillons.

<sup>30</sup> Édition de référence, p. 24-25.

<sup>31</sup> Édition de référence, p. 32, note 4.

<sup>32</sup> *Lettere di Giambattista Busini a Benedetto Varchi sopra l'assedio di Firenze*, Trieste, Felice Le Monnier, 1860, p. 275.

<sup>33</sup> Filippo de' Nerli, *Commentari de' fatti civili occorsi dentro la città di Firenze*, Trieste, Coen, 1858, p. 157.

<sup>34</sup> Niccolò Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, a cura di F. Chiappelli, Bari, Laterza, 1971-1985, volumes I-IV.

nombreuses vertus, mais aussi les quelques défauts qu'il souligne pour respecter la vérité historique : « ... perché scrivendosi la vita d'alcuna persona, e per amore della verità e per esempio degli altri, non si debbe punto tacere le cose degne di riprensione... »<sup>35</sup>

### **Portrait physique**

Antonio était de taille au-dessus de la moyenne, robuste, bien proportionné ; il avait un teint olivâtre. Ce sont les seules précisions apportées par Jacopo<sup>36</sup>. Il souligne cependant le naturel de son éloquence, exempte de toute affectation, il la qualifie de « plus militaire que civile », observe qu'il parlait peu (« era nel parlar brieve »), d'une voix grave et sonore, sauf lorsqu'il était en colère : elle devenait alors aiguë et peu agréable à entendre<sup>37</sup>.

### **Son caractère**

Prompt, efficace et impatient, Antonio considérait la lenteur et la paresse comme les ennemies des occasions à saisir. Sobre dans son habillement<sup>38</sup> comme dans son alimentation<sup>39</sup>, il aimait s'entourer d'amis dont Jacopo et Luca Savello, Malatesta da Cesena, Pagolo da Parrano et Ercole Bentivogli<sup>40</sup>. Pour définir son caractère, Nardi s'en remet à l'opinion de ceux qui le connaissaient bien<sup>41</sup> :

...mi credo io ch'egli venisse in concetto universale di tutti quei che lo conoscevano d'esser uomo animoso e pronto di mano e atto a grandi imprese : e per questa cagione e per essere di natura molto amicabile e desideroso di compiacere a gli amici...

Efficace, sûr de lui et rapide, Antonio se considérait peu apte à persuader les autres par la parole. Indépendant, il préférait assumer seul les missions qui lui étaient confiées<sup>42</sup>.

---

<sup>35</sup> Édition de référence, p. 28-29.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 120-121.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 135.

<sup>39</sup> *Idem*.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 135-136.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 120-121.

### Ses qualités morales

Cela dit, Nardi met en avant les qualités morales du personnage<sup>43</sup>:

...oltra alla perizia..., apparve sempre la prudenza e la vivacità grande d'ingegno e una certa industria e sagacità molto lodata e magnificata dagli scrittori...

Il insiste sur sa générosité<sup>44</sup>, ajoute que ces qualités se manifestaient dans les grandes choses comme dans les petites. Une large place est faite à l'honnêteté de ce citoyen d'exception : Antonio était intègre dans ses conseils comme dans ses propos, conscient d'être dépourvu des qualités qui attirent la faveur populaire, parce qu'il ne savait ni ne voulait simuler ou dissimuler. Il ne supportait pas la duplicité de ses collègues, l'audace et l'arrogance des ignorants et des incapables<sup>45</sup>. Et en guise d'illustration, Nardi raconte l'anecdote suivante : Un jour, le gonfalonier Piero Soderini donne au Conseil des Dix, auquel appartenait Antonio Giacomini, l'ordre d'engager un certain condottiere. Le Conseil n'est pas favorable à ce choix, mais n'ose contrecarrer l'avis du plus haut personnage de l'État. Et c'est Antonio qui se charge de dire la vérité à Soderini, qui loue sa sincérité et blâme la duplicité des autres membres<sup>46</sup>. Son intégrité se manifeste également par le fait qu'il ne s'est jamais enrichi. Il a toujours refusé de participer au partage des butins de guerre, même à celui laissé par son plus grand adversaire, Bartolomeo d'Alviano, dont il n'a souhaité qu'un souvenir de sa victoire à léguer à ses descendants, un sceau en argent aux armes du vaincu. Son intégrité lui a d'ailleurs conféré une telle réputation déjà de son vivant que tous les comptes qu'il présentait aux instances compétentes étaient acceptés sans discussion<sup>47</sup>.

Pour ce qui est de ses qualités de chef, Jacopo Nardi souligne la sévérité d'Antonio Giacomini. Il précise que le commissaire l'exerçait avec une grande prudence dans le commandement de ses troupes, composées de mercenaires, d'étrangers, de nationalité différente. À ce propos, le biographe se montre d'une extrême dureté envers elles lorsqu'il affirme que ces troupes étaient arrivées à une telle licence, à une telle corruption, qu'on aurait dit un repère de brigands plutôt que les soldats d'une milice. Cependant, Antonio les gouvernait si bien qu'on aurait cru être dans une ville « ben composta e

---

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 117.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 119.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 120.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 122.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 126-127.

costumata »<sup>48</sup>, civilisée et bien tenue. La méthode utilisée ne heurte pas l'historiographe. En effet, Giacomini n'hésite pas à faire pendre les soldats coupables d'avoir volé un pain au boulanger, quelques fruits à une pauvre femme, ou manqué de respect à une jeune fille. Il passe toutefois beaucoup de temps à s'entretenir avec les chefs et les condottieres des coutumes dignes de louanges comme des exemples des Anciens ; ceci dans le but de restaurer l'obéissance et la discipline militaire<sup>49</sup>. Pour illustrer son argumentation, Jacopo raconte l'anecdote du paysan dont la bêche a été volée par l'un de ses soldats. Antonio rembourse la bêche et fait pendre le militaire avec l'outil à ses côtés. Mais le malheureux agriculteur reprend malencontreusement sa bêche. Antonio fait alors pendre le paysan à côté du soldat et place la bêche entre les deux hommes. Jacopo donne cet exemple pour faire l'éloge de la sévérité du commissaire, sans souligner la disproportion entre l'action et la sanction<sup>50</sup>. Le commissaire punissait tout aussi sévèrement les blasphèmes, mais non les injures car, disait-il, les offenses faites avec la langue doivent être vengées de la même façon<sup>51</sup>. Il s'employait cependant à freiner les mauvais penchants de ses troupes. Ainsi, pour éviter les blasphèmes, il ordonnait que les jeux de hasard aient lieu derrière son logement et, pour en détourner ses soldats, il les incitait à pratiquer les exercices physiques et militaires, comme la course ou le saut, et offrait des prix aux gagnants<sup>52</sup>.

En outre, en bon chef de guerre, il choisit ses soldats selon les critères de la milice romaine de l'Antiquité et n'accepte ni les assassins, ni les bravaches, mais préfère les citoyens qui n'embrassent pas le métier des armes<sup>53</sup>. Pourtant, malgré sa grande sévérité, Antonio était aimé et vénéré par ses troupes et Jacopo explique qu'il savait associer la sévérité avec l'humanité et l'amabilité, et la formule est percutante : « ... la qualità che di così fatta composizione risultava lo faceva ad un tratto senza dispregio amabile e senza odio terribile »<sup>54</sup> Il ajoute qu'il était surtout aimé pour la libéralité qu'il manifestait envers les personnes dignes de mérite.

### **Les défauts**

Cela dit, le seul défaut que souligne notre historiographe est l'irritabilité du commissaire, irritabilité consciente puisque ce dernier estimait

---

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>49</sup> *Idem*.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 123-124.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 124.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 124-125.

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 125.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 126.

que l'homme ne devait jamais s'irriter contre Dieu car Dieu ne peut se tromper, ni contre les bêtes car elles sont sans raison, ni contre les dés car le sort est téméraire. Giacomini réservait donc sa colère pour les hommes. Elle a même été à l'origine d'un scandale malheureux, lorsqu'Antonio a fait arrêter un membre du Collège entré dans la ville sans son autorisation, autorisation nullement nécessaire à une personne de cette qualité<sup>55</sup>.

Mais cela n'enlève rien au caractère exceptionnel de l'individu.

Il s'agit en effet plus d'une hagiographie que d'une biographie.

Ainsi, Nardi montre comment Antonio Giacomini met ses qualités militaires au service de sa patrie. Alliant l'audace à la prudence, il apparaît comme un homme fort et constant, plutôt que courageux et hardi<sup>56</sup>, qui ne recherche pas les dangers de la guerre, mais ne les évite pas quand il y va de son honneur et de celui de la République. Il en veut pour preuve l'entreprise de Poppi, que le commissaire sauve accompagné seulement de quatre jeunes hommes. La lutte est inégale, les ennemis arrivent avec « tanta furia », avec une grande furie. Antonio est gravement blessé. Il paye de sa personne, mais réussit à les arrêter. Il n'hésite pas à montrer l'exemple : une autre fois encore, il brave les balles de l'artillerie ennemie dans un endroit périlleux, si bien qu'on le croit mort alors qu'il n'est que recouvert de terre. Son héroïsme apparaît encore durant le siège de Livourne, où il risque sa vie, mais un coup de fusil ne lui emporte qu'une manche<sup>57</sup>. Bref, il sait qu'un capitaine doit mourir en capitaine et un soldat en soldat<sup>58</sup>. Il fait preuve en outre d'ingéniosité, que ce soit dans la prise de la Verrucola ou dans celle de la Badia di Santo Savino. Pour la prise de Monte Aguto Barbolano, place-forte où s'étaient réfugiés les rebelles arétins, il a l'idée astucieuse de déguiser ses soldats en chasseurs et en bergers. À Quarata, il sait se retirer alors que tous les cols sont dans les mains des ennemis<sup>59</sup>.

Cependant, un épisode est interprété différemment. Celui-ci est illustré dans le « Salone dei Cinquecento » du Palais de la Seigneurie, où Vasari représente la ville de Pise assiégée par l'armée florentine sous les ordres d'Antonio Giacomini. Durant l'assaut, la Seigneurie lui fait parvenir une dépêche, dont il ne tient pas compte. Il l'aurait enfilée dans les bords de son couvre-chef, et continué à ouvrir une brèche dans les murs de la ville ennemie (1505). Cette missive lui ordonnait de ne pas répandre de sang et d'attendre que Pise, à court de vivres, se rende. Antonio ne l'aurait lue qu'après la

---

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 131.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 119-120.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 119-120.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 118.

conquête de Pise et commis ainsi un acte d'insubordination. Il aurait été alors relevé de ses fonctions.

Nardi écrit au contraire qu'Antonio a bien reçu l'ordre des Dix, mais qu'après consultation, le gouverneur, le commissaire et les soldats prennent la décision de continuer la bataille<sup>60</sup>.

À signaler que le tableau présente une curiosité : le cheval de Giacomini est en fait une licorne, peut-être pour souligner le caractère extraordinaire du personnage.

Quoi qu'il en soit, ses qualités militaires sont telles que sa réputation le précède. Ainsi, il suffit qu'il arrive dans une ville pour que le calme soit rétabli, comme dans la province de Lunigiana, où l'on admire son expérience et où l'on craint sa sévérité<sup>61</sup>.

Antonio Giacomini apparaît donc comme un héros. Vanni Bramanti le met d'ailleurs sur le même plan que deux autres hommes d'armes célèbres de l'époque, Alphonse d'Avalos et Gonzalve de Cordoue<sup>62</sup>. Quant à Nardi, il place Antonio Giacomini au sein d'une triade héroïque, aux côtés de Pippo Spano<sup>63</sup>, de Jean des Bandes Noires<sup>64</sup> et de Francesco Ferrucci<sup>65</sup>, dernier défenseur des libertés républicaines, à propos duquel Benedetto Varchi déclare qu'il est mort en pensant justement à Antonio Giacomini et à Jean des Bandes Noires<sup>66</sup>.

En somme, Jacopo Nardi présente Antonio Giacomini comme un citoyen d'exception, un grand homme au service de la patrie. Et Jacopo rappelle que les païens sont persuadés que les héros ont un siège réservé au ciel, où ils peuvent jouir de la béatitude éternelle<sup>67</sup>. Il s'agit donc bien d'une hagiographie.

Cependant, à travers elle, notre historiographe révèle sa conception du monde.

---

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 109.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 84.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 20.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 53-54. Pippo Spano, de son vrai nom Filippo Buondelmonti Scolari (1369-1426) : célèbre condottiere.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 52, 67. Giovanni delle Bande Nere (1498-1526) : célèbre condottiere, le seul Médicis à s'être construit une réputation par la carrière militaire et non par la politique.

<sup>65</sup> *Ibidem*, p. 54, 55, 125. Francesco Ferrucci (Florence, 1489 - Gavinana, 3 août 1530) : célèbre condottiere de la République de Florence. Il personnifie la résistance à l'empereur Charles Quint lors du siège de la ville en 1530 où, blessé et prisonnier après la bataille de Gavinana, il meurt assassiné. Voir aussi, Donato Giannotti, *Sulla vita e sulle azioni di Francesco Ferrucci*, dans *Opere politiche*, a cura di Furio Diaz, Milano, Marzorati, 1974, volume I, p. 433-441.

<sup>66</sup> Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, a cura di Lelio Arbib, Firenze, Società editrice delle Storie del Varchi e del Nardi, 1838-1841, volume II, p. 209. Voir aussi l'édition de ce texte publiée par l'Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2003.

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 54.

Et, si l'on ne peut pas vraiment parler de « Politique désenchantée », selon les termes de Denis Jeambar<sup>68</sup>, nous pouvons tout de même évoquer la résignation de Jacopo Nardi.

En effet, comme le souligne Alessandro Montevercchi<sup>69</sup>, pour Nardi l'homme ne peut modifier la réalité qui l'entoure de façon décisive. Il est soumis à la Fortune, à la volonté de Dieu, et souvent victime de l'ingratitude de ses contemporains. En ce qui concerne la Fortune, Jacopo n'en donne pas une définition très claire. En effet, dans les premières pages de sa *Vita di Antonio Giacomini*, il affirme que la fortune favorise les princes et les peuples vertueux et il donne l'exemple des Assyriens, des Égyptiens, des Perses, des Grecs, des Macédoniens et enfin des Romains, que la Fortune a considérés dignes de ses dons et auxquels elle a prodigué ses largesses<sup>70</sup>. Il affirme ensuite que, même si on la dépeint aveugle, elle n'est autre chose que l'expression de la sainte et juste volonté de Dieu. Il dit encore que l'univers est régi par Dieu<sup>71</sup>.

Vers la fin de son ouvrage cependant, il évoque la malignité de la Fortune, plus particulièrement dans le cas d'Antonio Giacomini, qui a souffert de l'adversité et n'a pas reçu les honneurs qu'il méritait<sup>72</sup>. Mais, ajoute l'historiographe, il avait sa conscience pour lui, ce qui est la véritable gloire du chrétien. D'ailleurs, c'est grâce à sa propre vertu et à l'aide de Dieu qu'Antonio sort vainqueur de l'entreprise de Pise<sup>73</sup>. De la même façon, pendant la défense de Livourne, Dieu aide les Florentins, qui lui adressent des prières et organisent des processions, si bien que, contre toute attente, l'imposante armée impériale fait naufrage<sup>74</sup>. Mais ce que critique particulièrement Jacopo, c'est l'ingratitude des Florentins et il entreprend une véritable réhabilitation du valeureux commissaire ; ce qui explique peut-être la nostalgie qui transparait dans le récit. Il entend ainsi raconter les moindres incidents pour corriger l'injustice, montrer combien la mauvaise fortune a entaché la gloire du héros, victime de la convoitise des étrangers et de la malveillance de ses concitoyens<sup>75</sup>. L'histoire a donc pour objectif de rétablir la vérité, comme l'écrit Alessandro Montevercchi<sup>76</sup>. Et la plume est la

<sup>68</sup> Jean Peyrelevade, Denis Jeambar, *La République silencieuse*, Paris, Plon, 2002, p. 261.

<sup>69</sup> Alessandro Montevercchi, *Storici di Firenze. Studi su Nardi, Nerli e Varchi*, Bologna, Patron, 1989, p. 54.

<sup>70</sup> Édition de référence, p. 46-47.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 136-137.

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 111.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 81.

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>76</sup> Alessandro Montevercchi, *op. cit.*, p. 57 : « la storia ha dunque lo scopo di ristabilire la verità, assicurando il 'debito premio' alla virtù di coloro che sono stati bersagliati dalla fortuna... »

dernière arme qui reste au républicain exilé, qui veut rappeler à la mémoire ce grand homme<sup>77</sup>, contredire l'impudence des historiens qui déforment les faits<sup>78</sup>, et en faire un modèle à suivre<sup>79</sup>.

Toutefois, l'amertume laisse la place à l'espoir dans l'avenir lorsque notre auteur souligne le rôle de l'éducation dans l'évolution du monde. L'éducation, permet d'améliorer ou d'aggraver les inclinations naturelles conférées par les dieux et il prend l'exemple des deux chiens, donné par Lycurgue : nés d'une même race, mais nourris et élevés de façon divergente, ils se sont avérés différents, voire opposés, les habitudes inculquées ayant pris le dessus sur leur nature originelle<sup>80</sup>.

Il propose d'ailleurs sa définition de l'éducation : selon lui, elle comporte la vie et les coutumes de la famille, les habitudes données par le père, mais aussi la religion, les lois, les mœurs, les cérémonies, les ordres intimés par les magistrats et par les princes, mais surtout les exemples qui renforcent ces ordres, enfin la manière de vivre que l'on observe, de gré ou de force. Grâce à l'éducation, la « semence » que Dieu et la nature ont placée dans l'âme de l'homme germe et se bonifie ou alors devient stérile et dégénère<sup>81</sup>. Suivent de nombreux autres exemples, des Anciens notamment, où il démontre les bienfaits d'une bonne éducation et conclut que de tout temps il y a eu des hommes vertueux et que leur rareté ne dépend pas du vieillissement du monde ni des influences célestes, mais de la mauvaise éducation des hommes<sup>82</sup>.

### Conclusion

En conclusion, il s'agit bien d'une biographie qui s'inscrit dans l'histoire de la cité du lys et plus généralement de la péninsule italienne. Le prestigieux commissaire florentin, fidèle collaborateur de Machiavel, vainqueur d'un condottiere de renom, Bartolomeo d'Alviano, chanté par le républicain exilé Nardi, réunit tous les éléments pour édifier une figure emblématique, un symbole. Cette hagiographie n'a plus pour but de réveiller les espoirs de liberté d'une ville désormais assujettie à la domination des Médicis, mais de faire renaître les anciennes valeurs morales et républicaines.

---

<sup>77</sup> Édition de référence, p. 44.

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 55.

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>81</sup> *Idem*.

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 47-49.



Elle présente en outre un dialogue continu avec l'auteur du *Prince* : et la citation qui clôt l'ouvrage<sup>83</sup> est extraite presque intégralement de la *Deuxième Décennale*<sup>84</sup> (Nardi substitue cependant « fortune » par « tiranni », tyrans) :

Car, parvenues vers la Torre San Vincente,  
ses troupes<sup>85</sup> furent écrasées et vaincues,  
par la vaillance de votre<sup>86</sup> Giacomino.  
Celui-ci, par sa valeur et son destin,  
parvint à une gloire et à une renommée  
jamais atteintes par aucun autre citoyen.  
Il supporta bien des choses pour sa patrie  
et maintint longtemps avec une grande justice  
l'honneur de votre milice.  
Avere de son honneur, prodigue de son or,  
il fut d'une telle vaillance  
qu'il mérita beaucoup plus que mes louanges.  
Abandonné et méprisé, il gît aujourd'hui  
dans sa demeure, pauvre, vieux, aveugle,  
tant celui qui bien agit déplaît à la fortune.

---

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 139.

<sup>84</sup> Christian Bec, cit, p. 1026-1032 et en particulier p. 1027-1028.

<sup>85</sup> Il s'agit des troupes de Bartolomeo d'Alviano.

<sup>86</sup> Nardi parle de « nostro Giacomino », comme plus loin de « « nostra milizia ».

Il est intéressant en outre de remarquer une différence essentielle avec les *Istorie fiorentine*, comme le déclare Lucie De Los Santos :

« *La Vita di Antonio Giacomini* mérite de passer à la postérité car, à travers le genre biographique, Nardi a pu présenter de façon cohérente un modèle de bon citoyen et récupérer ainsi une part de l'héritage républicain, utilisable dans une perspective didactique. La structure chronologique des *Istorie*, au contraire, ne peut déboucher que sur l'échec républicain... Nardi ne peut expliquer cet échec que par la corruption des citoyens puisqu'il refuse d'analyser la faiblesse des institutions florentines et leur incapacité à répondre à la crise qui se fait jour à la fin du XVe siècle » :

Lucie De Los Santos, *Jacopo Nardi (1476-1563) : Biographie politique et écritures républicaines*, thèse soutenue à l'université François Rabelais de Tours le 25 juin 2002, sous la direction de Franck La Brasca, p. 4.

THÉA PICQUET

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus :

Nardi, Jacopo, *Vita di Antonio Giacomini*, a cura di Vanni Bramanti, Bergamo, Moretti e Vitali editori, 1990.

### Bibliographie critique :

Arrighi, Vanna, dans *Il Dizionario biografico degli Italiani*, Treccani, vol. 54, 2000, source internet.

Bec, Christian, « Les écrivains politiques du début du xvie siècle », dans *Précis de littérature italienne*, Paris PUF, 1982, p. 159-172.

Dall'Aglio, Stefano, dans *Il Dizionario biografico degli Italiani*, Treccani, vol. 77, 2012, source internet.

De Los Santos, Lucie, *Jacopo Nardi (1476-1563) : Biographie politique et écritures républicaines*, thèse soutenue à l'Université François Rabelais de Tours le 25 juin 2002, sous la direction de Franck La Brasca.

Montevecchi, Alessandro, *Storici di Firenze. Studi su Nardi, Nerli e Varchi*, Bologna, Patron, 1989.

Picquet, Théa, « Regards sur un passé perdu : Le Livre X des 'Istorie della città di Firenze' », dans *Rinascimento*, Florence, Olschki, 1996.

Zancarini, Jean-Claude, « De la rédemption de l'Italie », dans *Governare Firenze*, a cura di Fournel, Jean-Louis, e Paolo Grossi, Paris, Quaderni dell'Hôtel de Galliffet, 2007.